



**Allocution prononcée par le président fédéral,  
M. Frank-Walter Steinmeier, lors du voyage d'échanges  
avec le Corps diplomatique  
le 18 septembre 2019  
en Rhénanie-Palatinat**

La Rhénanie-Palatinat, le Hunsrück et la Moselle sont des régions allemandes particulièrement belles. Dans le cas où cela ne se saurait pas encore dans le monde entier, ce sera chose faite, au plus tard demain. Je me souviens en effet, du temps où j'étais ministre des Affaires étrangères, du pain quotidien de la diplomatie: le télégramme diplomatique. Demain matin, lorsqu'ils seront à peine rentrés à Berlin, les ambassadrices et ambassadeurs propageront la nouvelle du Hunsrück vallonné et des méandres de la Moselle dans le monde entier.

Monsieur le Nonce, Mesdames et Messieurs les Ambassadeurs, aujourd'hui, nul besoin de vous préoccuper des TD.

Ce voyage est pour moi une belle occasion d'échanger avec vous en dehors du Protocole. Quand nous nous rencontrons lors de cérémonies officielles – votre accréditation ou la cérémonie des vœux au Corps diplomatique au château de Bellevue –, tout se déroule de manière un peu plus formelle : jaquettes, défilés – vous savez de quoi je parle.

Aujourd'hui, nous avons organisé une petite excursion en bateau et nous retrouvons donc en bonne compagnie. Kurt Tucholsky, Karl Marx et Johann Wolfgang von Goethe couchèrent sur le papier ce qu'ils avaient vécu sur et non loin de la Moselle – souvent avec un, deux ou trois verres de vin de Moselle pour les inspirer.

En 1792, Goethe voyagea du côté de Traben-Trarbach le long de la Moselle lorsqu'il revenait de France. Il faisait nuit quand une violente tempête se leva. Le grand poète craignit pour sa vie et écrivit:

« Le batelier ne cachait point son embarras ; le danger semblait toujours grandir, et la situation était critique au plus haut point, quand le brave homme nous assura qu'il ne savait où il était, ni de quel côté il devait gouverner. »

Cette ligne m'a fait dresser l'oreille : le batelier ne savait pas « où il était, ni de quel côté il devait gouverner ».

Voilà une situation qui ne nous est pas entièrement inconnue. Notre monde change toujours plus rapidement et de manière toujours plus radicale. La rive familière disparaît de notre champ de vision, les vieilles certitudes de l'ordre international semblent perdues. Les tempêtes des crises internationales nous soufflent au visage et les vagues déferlent aussi sur nos pays, frappant le bateau de notre communauté.

Ces jours-ci, en tant que président fédéral, je me demande parfois la chose suivante – et vous qui êtes diplomates et qui portez la responsabilité de la coexistence des peuples, vous vous le demandez peut-être également : où sommes-nous et de quel côté gouvernons-nous ?

En ce qui concerne mon pays, l'Allemagne, nombre de tempêtes, nombre de bouleversements et de renouveaux de l'histoire allemande ont laissé leur marque ici en Rhénanie-Palatinat, dans le Hunsrück et le long de la Moselle : espoir naissant et détruit, récession et essor, revers et détours, changement structurel et nouveau départ.

Pas loin d'ici, des milliers de personnes ont manifesté en 1832 au château de Hambach en faveur de la liberté et de la démocratie. Karl Marx, qui est né à Trèves, décrivit la manière dont la répression et la restauration sévirent quelque temps après, de même qu'il dépeignit la souffrance des vigneron mosellans face à l'arbitraire des autorités et à l'oppression. Les mauvaises récoltes et la faim poussèrent de nombreuses personnes à émigrer.

Dans sa trilogie « Heimat », Edgar Reitz – un grand cinéaste – a consacré un monument cinématographique à ces renouveaux et bouleversements dans le Hunsrück, une impressionnante chronologie allant du milieu du 19<sup>e</sup> siècle à la chute du mur. Je la recommande à toutes celles et ceux qui cherchent à comprendre ce pays et ses habitants.

Et aujourd'hui ? Aujourd'hui aussi, la démocratie – cela vaut également pour l'Allemagne – ne restera certainement pas solidement ancrée à jamais. À l'heure actuelle, des bouleversements politiques, sociétaux et technologiques comme Edgar Reitz les a méticuleusement retracés des décennies durant, nous en vivons, pour ainsi dire, en accéléré.

Et nous sentons que ces bouleversements et forces centrifuges remettent aussi en question notre démocratie. Car les certitudes de la politique étrangère ne sont pas les seules à être devenues incertaines. Certaines questions internes, des questions sur la structure constitutionnelle de la démocratie et de l'État de droit, des questions

auxquelles nous pensions avoir répondu depuis longtemps, ressurgissent.

J'en suis convaincu, nous ne devons pas reculer devant de telles questions fondamentales. Nous ne devons pas minimiser les critiques, de même que nous ne devons pas ignorer ceux qui sont frustrés et en colère. Au contraire, nous devons apprendre – en Allemagne aussi – à nous battre de nouveau avec assurance pour la démocratie et à ne jamais offrir une vitrine aux ennemis de la démocratie. Et nous devons trouver de nouvelles réponses là où les vieilles réponses sont visiblement devenues obsolètes.

À mes yeux, échanger ouvertement avec les autres et apprendre des autres fait partie de ce processus. Lors de la première moitié de mon mandat, j'ai visité partout dans le monde des pays en plein essor qui donnent de l'espoir et qui – au milieu de toutes les crises et bouleversements mondiaux – empruntent de nouvelles voies, leurs voies vers l'avenir. En Éthiopie et au Ghana, en Équateur et en Ouzbékistan, en Islande et en Nouvelle-Zélande, et dans bien d'autres pays encore.

J'ai appris à connaître de nouvelles et d'autres réponses – des réponses à des questions de politique étrangère, à des défis sociétaux, aux questions en suspens portant sur l'avenir de la démocratie. Je suis profondément reconnaissant pour ces impressions, impressions que j'essaie d'ailleurs de véhiculer auprès des personnes en Allemagne afin qu'elles puissent – dans le déluge de nouvelles terribles qui apparaissent quotidiennement sur nos écrans – s'inspirer et se laisser gagner par ces histoires d'essor et de renouveau.

« No man is an island entire of itself », a écrit un poète anglais du 17<sup>e</sup> siècle – « Nul homme n'est une île qui se suffit à elle-même ».

Dans la même logique : nul pays n'est une île, même ceux avec beaucoup d'eau autour. Notre monde est interconnecté, étroitement lié et nous dépendons tous fortement les uns des autres.

Le Congrès de Vienne avait déjà contraint les États riverains du Rhin à régler conjointement le trafic maritime.

Durant des siècles, les grands fleuves faisaient office de traits d'union entre les principautés, les empires et les royaumes en Europe : le Rhin, le Danube et le Niémen que l'on appelle « Nemunas » en lituanien et « Njoman » en biélorusse.

C'est également sur un fleuve, sur un petit bateau mosellan, que signèrent en 1985 cinq États membres de l'Union européenne l'accord de Schengen. Cette excursion historique sur la Moselle a permis aux personnes et aux marchandises de circuler de manière illimitée et a jeté les barrières aux frontières de l'Europe à la décharge de l'histoire.

Mais ce ne fut pas la fin de l'histoire. Actuellement, nous sentons que l'idée des avantages et de la valeur de l'interconnexion du monde, de la coopération internationale et d'un ordre commun fondé sur des règles est mise à l'épreuve, voire même remise en question.

Le gardien de l'ordre international qui nous est familier recule aujourd'hui devant le poids des responsabilités ; « Monde sans gardien » est le titre d'un article du politologue allemand Herfried Münkler qui est récemment paru dans le quotidien « Tagesspiegel ». L'émergence de nouvelles puissances dont les systèmes politiques sont totalement différents suscite une nouvelle concurrence des puissances. Nous avons tous remarqué que les plaques tectoniques de l'ordre international se déplacent, mais aucun ordre nouveau n'est clairement identifiable pour le moment.

J'estime que si nous ne voulons pas uniquement subir le nouvel ordre international, il nous faudra tous affirmer notre confiance et notre volonté d'agir, y compris dans mon pays.

C'est précisément la raison pour laquelle nous, la communauté internationale, devons maintenir le dialogue. En échangeant les uns avec les autres, il ne s'agit pas en premier lieu de voir qui a raison. Il ne doit pas être question de cloisonnement, d'exclusion ou de pensées stéréotypées, selon le principe : « Vous, vous êtes comme ça et nous, nous sommes comme ça ». Au contraire : c'est précisément au milieu des tensions, grâce à nos différences que le dialogue pourra être constructif.

Chères ambassadrices, chers ambassadeurs, vous vous engagez pour le dialogue, pour des canaux ouverts entre Berlin et les capitales du monde. Pour cela aussi, je vous suis très reconnaissant.

Ce dialogue nous permet à nous tous d'ouvrir notre horizon. La nuit de tempête de Goethe sur la Moselle s'acheva aussi de manière quelque peu similaire. Je cite : « Nous fûmes ainsi ballottés longtemps dans les ténèbres : enfin une lumière se montra dans le lointain et nous rendit l'espérance. On gouverne, on rame de ce côté. »

L'histoire n'est pas un long fleuve tranquille. Son chemin n'est pas tracé d'avance ; nous nous dirigeons vers un avenir ouvert et incertain. Mais dans le lointain, il y a une lumière. Dans le lointain, il y a de l'espoir.

Cela, j'ai pu le constater dans nombre de vos pays d'origine et j'en suis reconnaissant. Nous nous dirigeons certes vers l'inconnu, mais c'est nous qui tenons le gouvernail.

Je vous remercie.